

l'auteur conclut qu'en donnant corps aux peurs, aux culpabilités et aux interrogations de toutes sortes, la croyance aux changelins permettait d'avoir prise sur elles. Elle témoigne aussi d'un univers où la frontière entre l'ici-bas et les autres mondes était « dangereusement perméable ».

Voilà un ouvrage intéressant et novateur qui nous en apprend long sur l'une des craintes qui a nourri l'imaginaire européen pendant des siècles. *Quand les démons enlevaient les enfants* est, sans contredit, un livre sérieux et bien documenté. On ne peut, à ce chapitre, que féliciter l'auteur quand on imagine la somme de travail qu'a dû nécessiter le dépouillement de récits, contes ou légendes de traditions celtique ou germanique s'étalant sur près d'un millénaire. Certes l'ouvrage de Doulet ne se laisse pas facilement apprivoiser. Sa lecture demande une attention soutenue sans quoi il est facile de s'y perdre, surtout quand l'auteur se laisse entraîner loin de son propos initial (le chapitre XI dans lequel Doulet se propose d'étudier l'emprise qu'exerce la musique sur le changelin débouche, par exemple, sur une conclusion un peu déroutante). Parions que son contenu plaira davantage aux spécialistes de l'histoire des mentalités ou des religions qu'au grand public, en général peu familier avec les différents niveaux de lecture qu'implique une approche multidisciplinaire. Qu'à cela ne tienne, cet ouvrage demeure une contribution importante sur un sujet peu étudié jusqu'à présent et sur lequel beaucoup reste encore à faire. Une preuve que l'histoire des mentalités est encore bien vivante.

Pierre Cameron
Université Laurentienne

DUCCINI, Hélène — *Faire voir, faire croire. L'opinion publique sous Louis XIII*, Seyssel, Champ Vallon, 2003, 539 p.

Concept flou et incertain, la notion d'opinion publique à laquelle ne cessent de se consacrer, en France comme aux États-Unis, d'importants travaux d'histoire, de littérature et de sociologie, s'inscrit depuis une vingtaine d'années au cœur des recherches en histoire culturelle du politique. D'abord enracinée dans un XVIII^e siècle d'où elle serait née (Habermas), l'opinion est ensuite devenue une réalité défendue par les médiévistes et les modernistes, qui multiplient avec bonheur les méthodes spécifiques et originales pour en circonscrire les mécanismes, les enjeux et les caractères. L'ouvrage d'Hélène Duccini s'inscrit dans cet intérêt heureux de la recherche, cherchant à saisir sous le règne de Louis XIII une culture politique de l'opinion relativement négligée, en raison, on l'aura compris, de son enclassement entre la fin de la Ligue (D. Crouzet) et la minorité de Louis XIV (H. Carrier et Ch. Jouhaud, entre autres). Le premier XVII^e siècle n'a pourtant rien d'une période où l'opinion serait paralysée ou muette, et l'ouvrage de Duccini le démontre clairement.

Dans son livre divisé en huit chapitres qui suivent la chronologie du règne, l'auteure présente un dossier étonnant de plus de 3 300 libelles, pamphlets et estampes à partir duquel les rhétoriques partisans et les stratégies du pouvoir dans la manipulation de l'opinion publique entendent refléter un imaginaire social et politique que Duccini

saisit, selon les pamphlets, entre des mentalités collectives et des positions politiques. Le premier chapitre présente l'ampleur du corpus utilisé pour convaincre le lecteur que l'opinion existe bel et bien avant l'espace bourgeois d'Habermas; se succèdent par la suite l'inventaire et le commentaire de pamphlets et d'images imprimés pendant le règne, au fil d'une histoire événementielle où les libelles sont les repères des bouleversements et des tensions politiques du règne de Louis le Juste : l'assassinat d'Henri IV, l'accession au pouvoir de Louis XIII et l'alliance espagnole de 1612; les États généraux et la révolte des Grands de 1614–1615; la mort de Concini, la guerre civile et le siège de La Rochelle; l'opposition et la réconciliation avec Gaston d'Orléans; la politique étrangère contre l'Espagne à partir de 1635. C'est avec à l'esprit le livre de Pierre Rétat sur *Le dernier règne : chronique de la France de Louis XVI* (1995) que le lecteur accompagnera peut-être l'auteure et les pamphlétaires qui la guident à travers les intérêts politiques et les « actualités » des années 1610–1643.

Car en effet, l'abondance du corpus et l'envergure de la période étudiée, qui rendent compte d'un indéniable travail de recherche rigoureux et méticuleux, ne peuvent voiler, pour celui qui chercherait à explorer les pratiques sociales et politiques de l'opinion publique, un certain malaise quant à l'usage et aux implications du concept. Il peut, certes, sembler difficile de parler de propagande et des mécanismes de l'information sous l'Ancien Régime après l'étude remarquable de Michèle Fogel (*Les cérémonies de l'information*, 1989) : en ce sens, le travail extrêmement documenté de Duccini présente un impressionnant inventaire de la production pamphlétaire française sous Louis XIII, mais sans que ne soit véritablement faite une analyse soit des stratégies de production, soit des enjeux ou des indices de la réception. Nul n'est évidemment contraint de se plonger dans la perspective du *linguistic turn* pour réfléchir sur l'opinion publique; mais la posture épistémologique du livre réduit les réflexions récentes sur l'opinion publique et ses enjeux en histoire moderne à une « querelle de mots » (p. 12), renonçant ainsi à une rigueur sémantique et méthodologique dont on sent les effets à travers les variations de sens que subit le concept tout au long de la démonstration. Si l'immensité du corpus utilisé suffit, selon l'auteure, à démontrer l'existence et le dynamisme d'une opinion, le dérapage tautologique auquel prévenait Christian Jouhaud n'a pu être évité, l'imprimé postulant une opinion qui n'est jamais interprétée, en définitive, qu'à partir de cet imprimé.

« Si ces auteurs prétendent parler au nom du peuple ou de la France, c'est bien qu'ils ne se sentent pas seuls dans leurs opinions » (p. 58), énonce l'auteure dès le premier chapitre, dans un argument qui laisse sentir un certain embarras à l'égard de l'articulation des régimes de la parole, de la pensée et de l'écrit dans la formation de l'opinion. Si tantôt l'opinion publique représente « une élite déjà nombreuse qui achète les pamphlets et, sûrement, les partage, les approuve et les critique » (p. 268), elle constitue plus tard « des gentilshommes et des officiers, en particulier ceux des parlements, des gens du menu peuple que les curés ont déjà touchés par leurs prêches » (p. 281), « trois cents laquais avec la populace » (p. 323) ou des « pensées et jugements qui s'échangent et se formulent en privé pour devenir, par le truchement de la rumeur et, mieux encore, du pamphlétaire, voix publique » (p. 406). Variations de pamphlétaires et de commanditaires, variations de rhétoriques (car ni la versification, ni l'image ne sont des langages universels facilitant la transmission du message

politique), variations de publics et variations d'acteurs sociaux, cette confusion dans ce qui souvent ne sont que des simulacres de force, dans ce qui jamais n'est symétrie entre l'écriture, l'action qu'elle suppose et l'opinion qu'elle appelle, ne réussit pas à convaincre d'une opinion publique dont on voit mal ce qu'elle doit désigner. Le projet, en ce sens, ne dépasse pas l'objet.

Si on peut regretter ce flou épistémologique, qu'aurait peut-être pu combler une attention particulière sur les lieux et les circuits d'opinion qu'ont étudiés Fogel, Jouhaud et Descimon, le lecteur se réjouira, à l'évidence, de cette anatomie érudite des batailles polémiques et des bouleversements politiques rythmant le règne de Louis XIII. *Faire voir, faire croire* présente et démontre le processus grâce auquel l'absolutisme s'est progressivement mis en place, à travers la mainmise continue du pouvoir royal sur les différents circuits de l'information politique, littéraire et religieuse que réaliseront plus avant, sous d'autres formes, la censure et la propagande de Louis XIV.

Pascal Bastien

Université du Québec à Montréal

ENGLISH, Allan D. — *Understanding Military Culture: A Canadian Perspective*. Montreal and Kingston: McGill-Queen's University Press, 2004. Pp. xvi, 198.

The word “culture”, Allan English tells us, has some 150 meanings; if that interests you, you will find most of those meanings explicated early in this book, no doubt satisfying its sponsors, the Canadian Defence Academy and one of its elements, the Canadian Forces Leadership Institute. Despite many tribulations, the Canadian Forces have decided to add serious education to their culture: degrees have become a requirement for an officer's commission, and post-graduate degrees will henceforth be an asset rather than a question mark for those squeezing their way up the greasy pole to a general officer's status.

For more general readers, the particular interest of *Understanding Military Culture* will derive from English's core question: is Canadian military culture becoming Americanized? It would be no surprise to find that this was the case. Canada's security has long depended on a dominant power — France until 1759, Great Britain until 1940, and the United States ever since. In 1908 Canada and other Dominions formalized a state of affairs that had existed *de facto* for many years: henceforth Canada's military organization, training, and tactical doctrine would be British. In two world wars, Canada's armed forces struggled to be interoperable with those of Britain. Uniforms, customs, mess etiquette, and even the accents of ambitious officers faithfully followed British examples.

In 1948 a similar agreement to imitate the United States was approved by the government of W. L. Mackenzie King. Less perfectly and with many a backward glance, Canada's defenders accepted the Americans as their models and mentors. The change was embraced more eagerly by the Canadian navy and air force than by the older, more culturally self-confident army. For one thing, as equipment-based forces, the air